La "virée" de Marc-Henri chez les Anglais : [1ère partie]

Autor(en): **Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **77 (1950)**

Heft 3

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-227207

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La "virée" de

Marc-Henri chez les Anglais

par Jean des Sapins

L'auteur des « Visites à M. et Mme Bolomey-Cachemaille » étant parti pour un pays où l'on n'est pas obligé de tenir ses engagements ni de donner suite — *ne fût-ce que par politesse — à des « visites promises », nous le quittons ici, sans regret, en lui souhaitant « Bon voyage » !*

... Et consolons-nous vite, en la compagnie de Marc-Henri, qui une fois dans sa vie, a voulu aller voir comme il y fait en là de la Manche, sans parvenir à y attraper la « Tamise »... (Réd.)

Au début de l'été, alors qu'il commençait à faucher ses foins, Marc-Henri, syndic de Biollens, convoqua un soir ses deux amis, Jules au Sapeur et François du Crêtet pour leur proposer un voyage qu'il préparait depuis longtemps.

S'étant assis, un peu à l'écart autour d'une petite table du « Café des Balances » et en face d'un demi de Tartegnin, les trois amis jouèrent aux cartes. Et, tout en jetant sur le tapis l'as de pique, le bour et le nel, Marc-Henri fit part de ses projets.

— J'ai toujours désiré aller en Angleterre. Pendant mon enfance déjà, ma mère, qui fut gouvernante durant trois ans dans une famille de ce pays, au temps de la reine Victoria, m'a toujours dépeint les Anglais comme des gens d'attaque, des gens avec qui il ne fallait pas bargouiner. Je connais, par le menu, les faits et gestes de la maison royale et ma mère ne tarissait pas d'éloges quand elle parlait de la dignité de la reine Victoria. Elle baissait un peu le ton quand il s'agissait du fils aîné, le prince de Galles, dont les frasques étaient connues. De plus, et tout gamin, ma mère m'a donné mes premières notions de la langue anglaise. Avec ce qui me reste, je crois pouvoir vous servir de guide à tous les deux. Vous n'aurez qu'à vous laisser conduire. Qu'en dites-vous ?

Jules au Sapeur bourra sa pipe. C'était sa manière à lui de réfléchir. En son jeune temps, il avait bourlingué à travers le monde pendant une dizaine d'années avant de revenir à Biollens cultiver son petit domaine. Resté célibataire, il vivait avec sa sœur — la Rosine — vieille fille active et bougonne, qui avait le cœur sur la main.

— Oh ! moi, en principe, je suis d'accord, fit-il en tirant une nouvelle bouffée. Après les foins, il y a des jours creux où l'on n'a pas grand-chose à faire. Au lieu de couper du bois derrière la maison et charrier des bossettes de lisier, j'aime autant aller voir autre chose, surtout que la Rosine mettra ce temps à profit pour faire ses revues.

— Bon ! dit Marc-Henri. Et se tournant vers l'autre compagnon :

— Et toi, François, que dis-tu ?

Pour toute réponse, François du Crêtet poussa un petit grognement approbateur.

Il faut dire que l'ami François n'aime pas prendre des décisions trop brusques. Son tempérament ne le pousse guère à prendre une responsabilité sur-le-champ. Il a des réactions lentes, mais sûres. Plutôt que de donner tout de suite son avis, il préfère s'entourer de silence et de demi-mots prononcés à voix basse. Si l'on essaye de le mettre au pied du mur pour l'obliger à se déterminer brusquement, alors il se fâche tout rouge et ressemble à ces chiens dociles qui deviennent hargneux quand on les tarabuste.

Marc-Henri, qui le connaît depuis la plus tendre enfance, a coutume, avec lui, de conclure par un :

— Alors, c'est en règle !

* * *

Les trois amis partirent un dimanche soir du mois de juillet. Une auto les amena en gare de Vallorbe. Sachant qu'ils allaient dans un pays où l'on mange « sur le pouce », ils avaient placé dans leurs valises quelques provisions de voyage. Il y avait un pain de ménage, un jambonneau, deux ou trois boîtes de conserve et une « topette » de kirsch, bien dissimulée sous deux paires de chaussettes.

François, qui craint autant les douaniers que les gendarmes, émit des objections, à quoi Marc-Henri répondit :

— T'en fais pas, je me charge de passer tout ce fricot !

Sitôt dit, sitôt fait. Une heure plus tard, toutes formalités terminées, nos trois citoyens de Biollens dormaient dans leur compartiment comme des bienheureux.

A l'aube, ils arrivaient en gare de Lyon.

— Nous voilà à Paris, allons, grouillez-vous ! s'écria Marc-Henri.

Et tandis qu'il hélait un taxi, François écarquillait les yeux, tandis que Jules au Sapeur empoignait les valises.

Après un rapide déjeuner, ils prenaient place, en gare Saint-Lazare, dans un train qui les emportait vers Dieppe. Alerte comme un jeune homme, Marc-Henri allait et venait dans le couloir. Il admirait le paysage formé de petites collines boisées, coupées de grandes prairies où paissaient des troupeaux de vaches normandes.

De temps à autre surgissait de vastes étendues de blé mûr où la moissonneuse-lieuse entrait en action.

— Belle campagne, répétait Marc-Henri, belle campagne !

A Dieppe, il réveilla François pour lui faire remarquer les falaises qui tombent à pic dans la mer. Puis ce fut l'embarquement.

En peu de temps, le bateau prit le large, et nos trois Vaudois, bercés par la houle, regardaient, sans mot dire, le continent qui disparaissait peu à peu.

L'air vif les obligea à se rendre dans la salle à manger.

— On va boire quelque chose, dit Marc-Henri. Inutile de commander un demi de Rivaz. Ici, nous sommes déjà en Angleterre. Il faut se résigner à boire une tasse de thé.

Jules au Sapeur, qui n'a pas l'habitude de ce genre de breuvage, avala sa tasse d'un coup, tandis que François, accoutumé depuis son jeune âge aux tisanes, but son thé par petites lampées, alors que Marc-Henri s'occupait des formalités : passeports, devises, etc.

Le temps passa. Puis il y eut du va et vient parmi les passagers. On se portait à l'avant du bateau. Et bientôt apparut une longue côte, toute dénudée : premier aspect de l'Angleterre. Des falaises, sans buissons, sans arbres ! Ici et là, quelques maisons d'habitation surgirent et le port de Newhaven apparut.

Tandis que Marc-Henri observait la manœuvre, François demanda :

— Est-ce l'Angleterre ou le Pôle Nord ?

— Ah ! fit Jules au Sapeur, tu cherches un sapin pour y faire ta reposée !

Débarquement, file indienne, formalités. François, qui suivait docilement ses compagnons, se trouva brusquement devant un grand policeman qui lui lança un « No » énergique suivi d'une phrase qu'il ne comprit pas. Décontenancé, il obliqua vers la mauvaise issue. Le policeman le saisit par le bras et le ramena dans le droit chemin. Tout tremblant, il rejoignit le groupe au moment de prendre place dans le train.

A mesure que l'on pénètre dans la grande île, le paysage change. Peu à peu, les prairies boisées surgissent. Et l'on voit de nouveau les mêmes troupeaux de vaches qui paissent une herbe rare, tandis que le pays offre des vallonnements à l'infini. Des bourgades apparaissent, formées de maisons de briques, toutes dans le même style. C'est la maison normande qui réapparaît et que l'on retrouve partout dans cette Angleterre du Sud.

Et bientôt, on s'aperçoit qu'on approche de la grande ville. Le train chemine dans une vaste banlieue formée d'usine qui se succèdent d'une manière ininterrompue. De temps à autre, un vide immense : le quartier a été bombardé. Quelques pans de murs apparaissent entre lesquels fleurissent des épilobes.

Après avoir circulé pendant trente-cinq minutes dans cette banlieue, l'express arrive à « Victoria-station ».

— Allons, dit Marc-Henri, en empoignant sa valise. Suivez-moi. Faudrait pas se perdre dans cette foule !

Enfin, voici la place de la gare. Tandis que Marc-Henri hèle un taxi, François regarde avec étonnement les autobus rouges, à deux étages, circuler aussi allègrement que les tramways lausannois.

Mais trêve de réflexions. Un taxi s'en va, un autre arrive, et ainsi de suite. Le temps de prendre place et l'on démarre.

Ce fut au tour de Jules au Sapeur de s'étonner de voir toutes les voitures circuler à gauche, dans un ordre parfait.

Ils descendirent dans un hôtel en pleine ville. Mais comme l'heure du repas du soir était passée, il fallut chercher un restaurant encore ouvert — car dans ce pays, on ne peut se faire servir n'importe quoi n'importe où. Tout est réglementé comme du papier à musique.

Ils entrèrent dans une vaste salle aux trois-quarts vide. Comme ils s'installaient à une petite table, une serveuse leur fit comprendre qu'ils devaient la suivre. Elle les invita à se saisir d'un plateau et à prendre rang dans la file des convives.

A mesure que l'on passe devant un étalage, on désigne, du doigt, le met qui vous convient. Il y avait des petits bols remplis d'une gélatine rose ou verte, qu'ils laissèrent de côté ; comme il fallait bien prendre quelque chose, ils eurent bientôt une assiette garnie d'un médaillon de beurre salé, de quelques radis, d'une pincée de « faviolons », d'un peu de charcuterie et d'une touffe de verdure — sorte de salade non préparée. Et, pour arroser tout cela, un verre de bière.

— Nom de sort de nom de sort ! fit Jules au Sapeur, ils nous prennent pour des Allemands !

— Ah ! gémit François, si la Rosine nous voyait !

Et c'est ainsi qu'ils firent, très modestement, leur premier repas londonien.

(A suivre.)

Demandez le **Catalogue illustré** des timbres de Suisse et du Lichtenstein Edition 1950. Envoi contre versement de fr. 1,10 compte chèq. post. II. 1336.

Ed. S. ESTOPPEY

Rue de Bourg 10, LAUSANNE

Achète à bon prix timbres anciens et vieilles lettres

Edmond Milliquet S.A.

Installations sanitaires modernes

Rue Centrale 23 Lausanne